

prêtent plus et cassent moins. Durant le reste de l'année, les tisserands remplacent, autant qu'il est possible, cette humidité de l'air par les vases d'eau qu'ils ne manquent jamais de mettre sous leurs métiers.

Quoique les ateliers d'où sortent les toiles soient répandus dans la majeure partie du Bengale, ils sont plus communs que partout ailleurs à Dacca, et dans les environs de cette antique et immense ville. Jusqu'à ces derniers temps l'empereur et le soubab en tiraient les toiles qu'exigeaient leurs besoins ou leurs fantaisies. Chacun des deux princes y entretenait un agent chargé de les faire fabriquer. Il avait une autorité indépendante du magistrat sur tous les ouvriers dont l'industrie avait quelque rapport à l'objet de sa commission. Malheur à ceux qui paraissaient trop habiles, parce qu'on les forçait à ne travailler que pour le gouvernement, qui les payait mal, et les tenait dans une sorte de captivité. Ce n'était que lorsque les caprices de la tyrannie étaient satisfaits qu'il était permis aux régnicoles et aux autres étrangers de commencer leurs achats; et encore étaient-ils obligés d'employer des courtiers choisis par le ministère et aussi corrompus que lui. Qu'il nous soit permis de le dire : les gênes qu'éprouvait le commerce n'ont pas diminué depuis qu'une nation européenne a mis sous ses lois ce beau pays.

XLIX.  
Conquête  
du Bengale,

Ce ne fut qu'en 1640 que les Anglais firent voir leur pavillon dans le Bengale. Il leur fut alors

permis d'y former un comptoir, mais sous la condition formelle qu'ils ne pourraient y entretenir que trente soldats. Le nouvel établissement fut bientôt vexé, et à tel point vexé, qu'en 1685 les facteurs se disposaient à l'abandonner, lorsqu'ils y furent retenus par quelques faveurs du chef de l'empire, et par un meilleur traitement de la part de ses lieutenans.

Des rajass voisins du Gange se révoltèrent en 1696 contre le gouvernement mogol; et les nations européennes fixées sur les bords du fleuve furent autorisées à se mettre en état de défense. A cette occasion les Anglais élevèrent quelques bastions à Calcutta.

Cette possession, bornée à ses murailles, s'agrandit, deux ans après, de trois villages, dont le territoire s'étendait à trois milles sur le rivage, et à un mille dans l'intérieur des terres. On obtint le consentement du soubab par quelques présents, et en s'obligeant à l'impôt payé jusqu'alors par le zémindar qui faisait la vente. Satisfaite de cette condescendance, de quelques privilèges qui ne se firent pas attendre, de l'augmentation de commerce qui en fut la suite, la compagnie délivra, en 1707, sa colonie du Bengale de la dépendance où elle avait toujours été de Madras, et y fit passer une garnison de trois cents hommes, sans qu'on parût en prendre de l'ombrage.

Deux agens envoyés en 1715 à Delly obtinrent, au moyen de quelques intrigues adroite-

comment et  
par qui elle  
a été faite.

ment formées dans le sérail, que dorénavant les marchandises anglaises entreraient, circuleraient dans tout le Bengale sans payer aucun des droits auxquels les autres nations étaient assujetties, et que celles qui en sortiraient pour l'Angleterre jouiraient du même privilège. Quoique cette grande prérogative blessât essentiellement les intérêts du soubab, il en laissa jouir paisiblement ceux auxquels on l'avait accordée, et crut peut-être devoir fermer les yeux sur l'abus qu'ils ne tardèrent pas d'en faire. Calcutta devint très-rapidement un entrepôt considérable, d'où étaient expédiés, sur des bâtimens qu'il n'était pas permis d'inspecter, tous les objets que les négocians du pays voulaient faire passer aux différens ports de l'Inde. Cette fraude avait déjà donné des richesses au comptoir, et ces richesses allaient s'accroître encore, si l'irruption de Nadir-Chah n'en eût affaibli ou tari la source.

A peine, chargé des dépouilles de l'Indostan, ce trop fameux conquérant eut-il repris la route de la Perse, que les Marattes se présentèrent pour revendiquer la partie du chotaï qui leur était due par les provinces. Dans l'impuissance de leur résister ou de les payer, le malheureux Mohamed les invita à aller chercher eux-mêmes dans le Bengale ce qu'il était hors d'état de leur donner. Ils y entrèrent avec cent mille chevaux, et le pillèrent ou le ravagèrent pendant neuf ou dix ans. Chassés en 1750, ils y rentrèrent trois

ans après; et, pour s'en délivrer, on leur céda en toute propriété la plus grande partie de l'Orixa.

Le prince avec lequel ces brigands eurent toujours à combattre ou à négocier portait le nom d'Alaverdikan. Il s'était lui-même proclamé soubab du Bengale, du Bahar, de l'Orixa; et telle était alors la faiblesse de la cour de Delhy, qu'elle se vit obligée de confirmer cette usurpation. Cet homme entreprenant n'était pas sans talens. Il réussit à maintenir ses sujets dans l'ordre à l'époque même où le pays était le plus dévasté. Par sa volonté, les Anglais et les Français restèrent tranquilles sur son territoire, tandis que leurs nations se faisaient une guerre très-vive dans le voisinage. Les établissemens européens furent tous forcés de lui fournir des secours pécuniaires, parce qu'il lui parut juste que tout ce qui profitait de l'appui du gouvernement contribuât à ses besoins. Se voyant sans postérité, il adopta en 1753 un des petits-fils de son frère, que sa mort, arrivée au mois d'avril 1756, mit en possession d'un des plus beaux héritages qu'il fût possible de recueillir.

La préférence accordée à Serajah Doulah sur des parens plus âgés ou plus éclairés que lui n'avait pas obtenu une approbation universelle. Ceux qui s'étaient déclarés le plus hautement contre cette disposition périrent successivement par le fer ou par le poison. Quelques-uns qui avaient eu le bonheur d'échapper à ces horreurs

se réfugièrent dès les premiers jours du nouveau règne à Calcutta, où, soit générosité, soit avarice, on refusa de les rendre. La ville fut investie le 20 juin, et bientôt forcée de se soumettre. Cent cinquante Anglais y furent faits prisonniers et enfermés dans un cachot étroit, où, à l'exception de vingt-trois, tous furent étouffés en douze heures. Inutilement ces malheureux offrirent de grandes récompenses à la garde qui était à la porte de leur prison, si elle voulait avertir le prince de leur situation; personne ne l'osa. *Il dort*, disait-on aux mourans; et il n'y avait pas peut-être un homme dans cette région qui pensât que, pour sauver la vie à des infortunés, il fallût ôter un moment de sommeil au tyran.

Qu'est-ce qu'un tyran? ou plutôt, qu'est-ce qu'un peuple accoutumé au joug de la tyrannie? Est-ce le respect, est-ce la crainte qui le tient courbé? Si c'est la crainte, le tyran est donc plus redoutable que les dieux, auxquels l'homme adresse sa plainte ou sa prière dans les temps de la nuit ou dans les heures du jour. Si c'est le respect, on peut donc amener l'homme à respecter les auteurs de sa misère. Qu'est-ce qui vous étonne le plus, ou de la férocité du despote qui dort, ou de la bassesse de celui qui ne se permet pas de l'éveiller?

Les Anglais n'eurent pas plus tôt appris au Coromandel les malheurs de leur nation, qu'ils en firent partir Clive avec huit ou neuf cents soldats

européens et quinze cents cipayes, tous embarqués sur deux vaisseaux de ligne et sur trois frégates aux ordres de l'amiral Watson. Ces forces, accrues de quelques hommes timides que la fuite avait dérobés à l'infortune de leurs compatriotes, parurent à la fin de décembre devant Calcutta, qui ouvrit ses portes à la première sommation. Sans perdre un moment, la petite troupe alla se former à quatre milles de la place, battit un grand corps qui vint l'attaquer, consentit à un accommodement avantageux, viola ses engagements, et le 26 juin 1757 remporta dans les champs de Plassey une victoire complète sur le soubab même.

Un tel succès obtenu par un très-petit nombre d'hommes à la solde de quelques marchands sur les forces réunies d'un état vaste, riche et peuplé, paraît inconcevable. Mais si les Anglais dûrent en partie leur triomphe à la supériorité de leur discipline et à l'ascendant marqué que les Européens ont toujours eu dans les combats sur les nations de l'Inde, ils furent encore plus utilement servis par l'ambition des lieutenans du prince, par la cupidité de ses ministres, par la nature d'un gouvernement qui n'a d'autres ressorts que l'intérêt du moment ou la crainte. Serajah était détesté de ses peuples, comme l'ont été, comme le seront à l'avenir les despotes. Ses principaux officiers vendirent leur crédit à ses ennemis. Il fut trahi à la tête de son armée, dont la plus

grande partie refusa de combattre; et il tomba lui-même au pouvoir des vainqueurs, qui le firent étrangler en prison.

Quatre jours après la bataille, ils disposèrent de la soubabie en faveur de Mir-Jaffier, chef de la conspiration. Pour arriver au trône, le perfide Mogol s'était engagé à donner vingt-huit millions de livres à la compagnie, à laquelle il devait son rang, et la moitié de cette somme à l'armée et à la flotte qui avaient opéré la révolution. Il s'était engagé à donner quatorze millions quatre cent mille livres aux Anglais, six millions aux naturels du pays, deux millions quatre cent mille livres aux Arméniens dont les effets avaient été pillés ou brûlés à Calcutta. Malheureusement pour lui, les trésors de son prédécesseur se trouvèrent insuffisants pour remplir ces obligations. Il ne put d'abord livrer que dix-neuf millions. Les autres paiemens furent encore moindres, et arrivaient très-lentement. C'était beaucoup, mais c'était moins qu'une avarice impatiente de jouir n'exigeait. Les passions se heurtèrent: elles enfantèrent des animosités, qui furent envenimées par les moyens mêmes imaginés pour les étouffer. A la fin le prince chercha sourdement les moyens de s'affranchir du joug trop pesant qu'il s'était imposé. Ses desseins furent pénétrés; et, en 1760, il fut arrêté au milieu de sa propre capitale.

Cossim-Aly-Khan, son gendre, fut proclamé à sa place. Son élévation, quoique achetée peut-

être plus qu'elle ne valait, n'en fut pas plus respectée. Plusieurs membres du conseil se déclarèrent ouvertement contre une autorité qui n'avait pas obtenu leur suffrage, et la plupart des facteurs répandus dans les provinces crurent de leur intérêt de s'unir à cette faction. Les uns et les autres saisissaient ou faisaient naître chaque jour les occasions d'avilir le soubab, de maltraiter ses agens, d'opprimer ses peuples. Depuis peu les Anglais avaient obtenu la liberté de faire le commerce intérieur, réservé jusqu'alors aux aborigènes. Peu contents de cette grande prérogative, ils se permirent l'achat et la vente des objets assujettis à des droits plus ou moins onéreux, et n'en voulurent acquitter aucun. Cette usurpation réduisit les Bengalis à l'impossibilité de payer leurs taxes, à l'impossibilité même de subsister, et beaucoup d'entre eux prirent le seul parti qui leur restait, celui de l'émigration. Pour remédier à un désordre qui très-rapidement devait achever la ruine d'un état naguère si florissant, Cossim ne vit d'autre moyen que de décharger ses sujets d'un fardeau que seuls ils portaient. Il espéra que les marchands du pays, débarrassés de toutes les charges comme les usurpateurs, et ayant sur eux l'avantage des connaissances locales, recouvreraient peu à peu ce qu'ils avaient perdu. Malheureusement ceux qui tenaient à Calcutta les rênes du gouvernement exigèrent la révocation d'un édit le plus modéré qu'il eût été possible de porter,

C'était une nécessité de souffrir cette nouvelle humiliation ou de recourir aux armes. Le premier de ces partis ne convenait pas à la fierté du prince, et le second entraînait pour le moment de trop grands dangers. Préparer un avenir plus supportable était tout ce qu'il y avait de plus sensé à faire ; et ce fut vers ce but que furent dirigées toutes ses pensées.

Cette politique aurait pu être aperçue de Calcutta. Le soubab s'éloigna de cette inspection en quittant Mourchedabad, et en portant sa cour à Monghir, deux cents lieues plus loin en remontant le Gange. Réduire les dépenses de sa maison à ce qu'elles devaient être ; rétablir une autorité avilie et contestée ; extirper les abus sans nombre qui avaient dénaturé le gouvernement ; faire rentrer au fisc des arrérages retenus par des mains avides ; mettre dans les finances un ordre invariable qui n'y avait jamais été connu ; s'assurer des fonds suffisans pour des occasions importantes que les circonstances pouvaient faire naître d'un jour à l'autre, tels furent les premiers soins de Cossim. Ensuite il fortifia ses places, disciplina ses troupes à la manière de l'Europe, attira à son service les Tartares, les Arméniens, les Persans, tous les aventuriers dont les talens militaires pouvaient lui être utiles, donna à son armée un excellent train d'artillerie, et fit arrêter tous ceux des étrangers ou de ses sujets que des liaisons suivies avec ses ennemis lui rendaient suspects.

Quelle qu'en puisse être la raison, il paraît prouvé que la connaissance de tant d'innovations menaçantes ne parvint que tard aux Anglais. Ils n'en furent pas plus tôt instruits, qu'en juillet 1763 le major Adams se mit en campagne. Cet officier, jusqu'alors inconnu, gagna quatre batailles, toutes très-meurtrières, força cinq ou six retranchemens construits avec art, emporta deux forteresses vaillamment défendues, s'empara de cinq cents pièces de canon, et fit en moins de quatre mois la conquête de tout le Bengale. Cependant l'infatigable et vigilant Cossim n'avait pas tout perdu. Il avait sauvé sa personne, qui était d'un grand poids, et ses richesses, qu'on disait immenses. Il alla tout offrir à son voisin Soujah-Doulah, le soubab d'Oudé, qui se montra digne de tant de confiance.

Le vainqueur, épuisé par les efforts auxquels ses hauteurs et ses rapines l'avaient entraîné, aurait bien voulu éviter de nouvelles hostilités ; mais il n'en fut pas le maître. L'ennemi puissant que le souverain dépouillé venait de lui susciter s'avança en forces jusqu'à Patna. Carnach, que la mort d'Adams avait placé à la tête de l'armée anglaise, ne balança pas à l'attaquer, et réussit à le vaincre. Son successeur Hector Monro eut ordre de convertir la guerre défensive en offensive, et par des marches forcées eut bientôt atteint les contrées tributaires d'Oudé. Le 22 octobre 1764, il s'y trouva, à Buxar, en présence d'une armée qui n'était pas préparée à sitôt combattre. L'action